

PORTRAIT

Niama Traoré

Clin d'œil aux personnes qui travaillent la nuit pour que nous puissions dormir en paix

Entrevue
réalisée
par
Amélie
Hien



originaire du Burkina Faso, elle vit à Sudbury depuis un peu plus de 17 ans. Elle est mère de deux enfants : une fille de 16 ans, Tiye, et un garçon de 11 ans, Imho. Elle est aussi l'épouse de Monsieur Ali Traoré qui est enseignant au Collège Boréal de Sudbury. Elle, pour ceux et celles qui ne l'ont pas deviné, c'est Niama Traoré. Nous vous invitons à découvrir ou à mieux connaître cette femme fascinante à travers, d'une part, son cheminement personnel depuis son pays d'origine jusqu'à

Sudbury et, d'autre part, à travers son intégration professionnelle dans sa ville d'accueil.

Madame Traoré, depuis quand exactement êtes-vous installée à Sudbury ?

Je suis arrivée ici le 27 juillet 1992.

Racontez-nous comment et pourquoi vous avez décidé de venir vous établir à Sudbury ?

Je n'ai pas vraiment choisi Sudbury (rires). Je ne connaissais même pas Sudbury. C'est le mariage qui m'a amenée ici. Je me suis mariée et comme mon mari était déjà ici, il enseignait au Collège Cambrian en ce temps-là; alors, après le mariage, je l'ai suivi et me voici aujourd'hui à Sudbury.

Alors, lorsque cette ville s'est imposée à vous, aviez-vous des appréhensions ? Aviez-vous des craintes particulières par rapport à la vie au Canada en général et à Sudbury en particulier ?

C'était un endroit nouveau et pour tout endroit nouveau, on a toujours quelques inquiétudes. On ne sait pas comment les choses seront et j'avais entendu dire qu'il faisait très froid au Canada. Je n'avais jamais vécu ce type de froid et je n'avais vu la neige qu'à la télévision. C'est surtout l'adaptation qui m'inquiétait, parce que c'était la première fois que je quittais vraiment ma famille et changeais de continent.

C'était donc plusieurs défis à la fois ?

Oui

Et qu'est ce qui a été le plus difficile de tous ces défis ? Était-ce l'hiver ou le fait de quitter sa famille et de devoir s'intégrer dans une nouvelle communauté ?

Je pense que c'était surtout de s'intégrer dans une nouvelle communauté qui me faisait un peu peur. Je savais qu'on parlait français à Sudbury, donc cela me rassurait un peu. Mais à mon arrivée c'était tout autre chose. Je dirais que l'intégration, était mon plus grand défi.

L'intégration sur quel plan ? Était-ce par exemple le fait que tout le monde vit enfermé chez lui ou le fait qu'à l'époque il y avait très peu d'Africains à Sudbury ? Qu'est-ce qui était vraiment difficile dans cette intégration ?

Avant de venir, je ne savais pas qu'il n'y avait pas beaucoup d'Africains ici. J'avais déjà demandé à mon mari qui m'avait dit qu'il y avait quelques Africains. Je savais que c'était un nouveau pays, c'était l'inconnu. Je n'avais pas de parents, pas d'amis, c'était surtout ça. Je savais que quand j'allais arriver, j'allais être seule. C'était mon mari seulement que je connaissais ici. Je savais qu'il y aurait d'abord la solitude avant de me faire des amis.

Était-ce difficile de vivre cette solitude-là ?

Ce n'est pas facile. En Afrique, c'est la grande famille et on est ouvert à tout le monde, qu'on connaisse la personne ou pas.

De votre point de vue, qu'est-ce qui a le plus changé depuis les 10 dernières années ou depuis votre arrivée à Sudbury ?

Je constate qu'il y a beaucoup plus d'Africains au niveau de l'université et dans la ville en général. Je vois beaucoup plus d'Africains et même des gens qui viennent de mon pays d'origine, le Burkina Faso. La ville aussi a grandi pas mal. Moi je vis dans le côté sud de la ville et j'ai vu beaucoup de changements. La ville a grandi et la communauté africaine aussi.

Parlez-nous de votre occupation. Dans quel domaine travaillez-vous ?

Je suis infirmière et je travaille à Finlandia Nursing Home. C'est un endroit où il y a surtout des personnes âgées et d'autres personnes qui ne sont pas capables de prendre soin d'elles-mêmes à la maison.

Si on vous demandait de faire une projection, pensez-vous que dans 10, 20 ou 30 ans on parviendra au point où, en Afrique, on commencera à placer les personnes âgées dans des centres de ce type ?

C'est possible, si les jeunes deviennent de plus en plus occupés et si tout le monde quitte la famille. En général en Afrique, on reste toujours dans la famille avec les parents. Mais les choses sont en train de changer. Petit à petit, l'emploi emmène les enfants à quitter là où sont les parents. Je sais qu'au Burkina Faso, il n'y a pas ce type de centre, mais c'est possible que cela arrive. ☺

Niama Traoré



Vous a-t-il été facile d'intégrer le secteur de la santé ici à Sudbury ?

Cela n'a pas été trop difficile. Au début, l'anglais était un défi mais j'ai relevé ce défi sans trop de difficultés. Mon intégration au travail n'a pas été trop difficile non plus. Au niveau professionnel, il n'y a pas de problème.

Dans quelle langue travaillez-vous ?

Je travaille en anglais. Si je parle en français, c'est avec mes collègues et les résidents (clients). Mais toute la documentation est en anglais.

Quelles sont vos responsabilités dans le cadre de votre travail ?

Je suis infirmière autorisée et je dois m'assurer que les prestations de soins se fassent adéquatement. Je travaille surtout les quarts de nuit. Les quarts de nuits s'adaptent mieux avec notre horaire familial.

Est-ce difficile de gérer plusieurs personnes dans ce domaine ?

Pas vraiment.

Vous dites que vous travaillez la nuit surtout pour des raisons familiales, expliquez-nous ça.

Les quarts de jour et de l'après-midi interfèrent avec les activités de mes enfants.

Pouvez-vous nous raconter votre journée typique avec cet emploi du temps particulier ?

En général quand je reviens du travail le matin, je reste avec les enfants jusqu'à ce qu'ils partent à l'école. Je vais me coucher vers 9 h et je me réveille vers 15 h pour accueillir les enfants. Comme les enfants ont généralement leurs activités sportives l'après-midi et le soir, mon mari et moi nous partageons les tâches pour amener les enfants à leurs activités selon notre disponibilité. Après, je m'assure que leur lunch est prêt pour le lendemain. Je vais ensuite me reposer pour environ 1 heure ou 2 et je reprends le travail à 23 h.

Votre lieu de travail est-il éloigné de votre domicile ?

Non. Ça me prend environ 15 minutes pour arriver au travail.

Cela a-t-il été difficile pour vous de travailler la nuit et de devoir vous habituer à dormir dans la journée et à rester éveillée dans la nuit ?

Au début, ça n'a pas été facile. Mais avec le temps je me suis habituée.

Pendant vos vacances, avez-vous tendance à rester éveillée pendant que tout le monde dort la nuit ?

Non. Pendant les vacances ou les fins de semaine où je ne travaille pas, je m'adapte à mon nouveau rythme sans problème. Je peux aller dormir et me réveiller en même temps que tout le monde. Les gens me demandent souvent si je parviens à dormir je leur réponds que je n'ai pas de problème. J'ai de la chance de ce côté. Peut-être que ce ne sera pas facile plus tard quand je vais vieillir, mais pour le moment, tout va bien.

Envisagez-vous de changer de quart de travail à un moment donné ou estimez-vous que c'est le rythme idéal pour vous ?

Même au travail on me demande quelquefois si je veux changer, mais pour le moment, avec la famille et le programme sportif des enfants, c'est l'horaire qui me convient. Peut-être que plus tard, quand je n'aurai plus de contraintes avec les enfants, je pourrai changer pour travailler les quarts de jour ou les quarts de l'après-midi.

En comparant le secteur de la santé ici avec ce même secteur dans votre pays d'origine, trouvez-vous qu'il y a une différence fondamentale dans la pratique en tant que prestataire de services ou du point de vue des bénéficiaires ?

Je n'ai pas travaillé dans le secteur de la santé dans mon pays d'origine. Au fait, je n'ai jamais pas aller à l'hôpital et j'avais peur des injections. Je me demande même quelquefois comment je me suis retrouvée dans les sciences infirmières. Je ne peux pas comparer le travail des infirmières dans ces deux pays, car je n'ai jamais pratiqué comme infirmière au Burkina Faso.

Entre un système où il faut tout payer de sa poche et un système où tout est pris en charge pour tout le monde y aurait-il un juste milieu auquel on pourrait parvenir au Burkina ?

Vous savez, même un pays développé comme les États-Unis a de la difficulté à imiter le système universel canadien. Donc un pays comme le Burkina Faso est très loin de pouvoir se payer un tel luxe.

Vous êtes une professionnelle dans le domaine de la santé, épouse et mère de deux enfants. En prenant en considération l'éducation des enfants, y a-t-il des défis spéciaux auxquels vous êtes confrontés ici ou des avantages particuliers à avoir des enfants ici ?

Je crois que j'ai les mêmes défis que tous les parents ici. Je n'ose pas faire une comparaison objective parce que quand je suis en Afrique avec mes enfants je suis en vacances.

En tenant compte de votre journée typique que vous nous avez décrite, est-ce qu'il vous reste une marge de manœuvre pour pouvoir participer à des activités dans la communauté ?

Au moment où on se parle, avec les activités sportives des enfants la marge de manœuvre est très maigre. Les choses pourront changer éventuellement quand les enfants seront plus grands.

Des conseils ou des suggestions à une Africaine qui souhaiterait emboîter vos pas et faire des études en sciences infirmières à Sudbury ?

C'est un bon domaine de travail où on a des chances de trouver de l'emploi à la fin des études. Mais comme toute étude professionnelle, le programme des sciences infirmières est très exigeant. Aussi une bonne maîtrise de l'anglais est indispensable pour réussir ici dans ce domaine.

Merci de nous avoir accordé cette entrevue